Droit.

Raymond Monier, *Vocabulaire de droit romain*, 4e édition : Éditions Domat-Montchrestien, 1949, in-16, 319 pages et 18 pages non numérotées.

Que le répertoire de R. Monier ait dû être réédité pour la quatrième fois, c'est dire assez son mérite, et il paraîtra vain de présenter un ouvrage que connaissent tous les étudiants de droit et que tous les classicistes devraient posséder.

Nos étudiants de droit romain — Pierre Noailles le signalait la veille même de sa mort, non sans pessimisme — se trouvent devant des formules qui sont vraiment pour eux lettre morte. Je m'imagine que le monde byzantin, héritier du droit romain, éprouva les mêmes difficultés devant les formules latines qui émaillaient les textes juridiques grecs. D'où ces multiples vocabulaires du *jus graeco-romanum* dits *gloses nomiques*, auxquels nous avons consacré, P. Noailles et moi-même, tant d'années de travail dont les résultats n'ont pas encore été publiés. En feuilletant le vocabulaire de droit romain de R. Monier, je crois me retrouver devant ces recueils de « gloses nomiques ». Mais combien l'ouvrage de notre confrère l'emporte en netteté et en science ! Chaque article est un parfait résumé de droit. Tout a été conçu pour l'édification de l'étudiant, et, pour que l'ouvrage soit parfaitement utile, on y a ajouté, dans des pages en rouge, des modèles de formules et d'interdits, ainsi qu'un précieux tableau synoptique de l'histoire du droit romain.

A. Dain.

Archéologie.

Salvatore M. Puglisi, *Gli abitatori primitivi del Palatino attraverso le testimonianze archeologiche e le nuove indagini stratigrafiche sul Germalo* : *Monumenti Antichi dei Lincei*, 1951, t. XLI, col. 1-138, XI planches, 51 figures.

Grâces soient rendues aux fouilleurs du Palatin, non seulement pour les découvertes capitales qu'ils ont faites, mais pour l'exemple méritoire qu'ils donnent à tous les archéologues en publiant, sans plus attendre, la relation de leurs travaux. M. Pietro Romanelli, Surintendant aux Antiquités du Palatin, du Forum romain et d'Ostie, avait chargé, en 1948, M. Puglisi de reprendre sur le Germale les recherches commencées en 1907 par Vaglieri et interrompues à la suite d'une violente polémique avec Pigorini. Cette fois, sans aucune contestation possible, on a retrouvé les traces vénérables du premier établissement latin sur le Palatin ; les fonds de cabanes aperçus par Vaglieri, et dont l'existence même, au cours d'une discussion obscure, avait fini par sembler problématique,

ont été définitivement mis au jour, et les conclusions qu'ils autorisaient précisées et élargies par de nouvelles trouvailles, en même temps que des méthodes assurées d'exploration et d'interprétation apportaient des données décisives, dont désormais l'historien des origines de Rome sera tenu de faire état.

Toute la question est, d'ailleurs, traitée avec une remarquable ampleur : aux fouilles anciennes et récentes sur le Germale, M. Puglisi a pu joindre l'essentiel des résultats, demeurés inédits, d'un sondage effectué en 1912 par Boni sur le Palatium au-dessous de la *Domus Flauiorum*, et qui avait lui aussi révélé des fonds de cabanes et surtout livré un abondant matériel archéologique. C'est donc toute l'histoire du Palatin, dans ses deux collines fondamentales, depuis la fin du IX^e^ siècle jusqu'aux premiers temps de la République romaine, qui revit pour la première fois avec clarté grâce à ce mémoire.

La composition même est faite pour amener le lecteur à une connaissance progressive et de plus en plus approfondie du sujet. Un premier chapitre replace le problème dans le cadre, déterminé par les conditions géologiques et topographiques, du peuplement de la basse vallée du Tibre. Le chapitre II étudie les témoignages préhistoriques apparus sous la *Domus Flauiorum*, et s'efforce de classer les documents céramiques appartenant au premier et au second âge du fer, que Boni avait mis au jour sans prêter, semble-t-il, une suffisante attention à la situation des différentes couches où ils reposaient. Dans le chapitre III, on trouvera la critique des observations de Vaglieri et l'examen des objets qu'il avait recueillis, sans plus de souci des circonstances de leur trouvaille. Mais avec le chapitre V commence l'exposé des dernières fouilles, avec les minutieuses constatations stratigraphiques auxquelles elles ont donné lieu. On a d'abord complètement dégagé la cabane signalée par Vaglieri, reconnu autour d'elle la véritable fonction d'un système de canaux d'écoulement, creusés dans le roc, et qui, mal interprétés, avaient suggéré l'hypothèse d'une nécropole palatine (le cimetière de ces villages, pendant les deux périodes de l'âge du fer, c'est celui du Forum) ; on a enfin déterminé le plan rectangulaire de cette cabane et la position de ses mâts de soutien. Puis, poursuivant vers le nord-est (malheureusement, le plan de M. Puglisi, non orienté, embarrasse souvent le lecteur étranger), on a découvert une seconde cabane plus grande, elliptique, avec pilier central, entrée sous auvent et ouverture latérale. Le matériel archéologique, étudié selon les niveaux (chap. V), atteste l'occupation continue du site jusqu'à l'époque républicaine.

Trois appendices complètent cette publication. L'un, très important, est dû à M. Romanelli lui-même et concerne les trouvailles archéologiques faites au cours des fouilles dans les couches « paléo-républi-

caines » : céramique d'*impasto*, bucchero, fragments de vases attiques et italiotes, terres cuites architectoniques. M. A. Davico propose un essai de restitution des cabanes du Germale. M. G. de Angelis d'Ossat publie une section géologique de la zone.

Jacques HEURGON.

Sandro STUCCHI, *Forum Iulii (Cividale del Friuli)* : Roma, Istituto di Studi Romani, 1951, 1 vol. in-8° de 136 pages, 12 planches, 12 figures dans le texte et 1 carte.

Poursuivant un effort dont la *Revue des Études latines* a plusieurs fois déjà signalé l'intérêt, l'*Istituto di Studi Romani* ajoute à sa collection *Italia Romana; Municipi e Colonie*, une nouvelle monographie consacrée à la petite ville-frontière de Cividale del Friuli, *Forum Iulii*, fondée sans doute par César, en 56, dans l'arrière-pays d'Aquilée, au pied des Alpes Juliennes. On y trouvera, méthodiquement présentées et clairement illustrées, toutes les données historiques, épigraphiques et archéologiques relatives à ce municipe et à son *ager*. *Forum Iulii* fut entouré de deux enceintes successives, l'une, qui a disparu, et qui remontait aux origines, l'autre, plus étendue et qui subsiste en partie, qui date de l'invasion des Quades et des Marcomans en 168. Dans l'intervalle se place une longue période de paix et de prospérité économique, attestée par des monuments urbains (forum avec basilique, thermes, maisons à mosaïques) et une exploitation active du territoire (centuriation, villas). On retiendra aussi des indications précieuses, mais qu'on souhaiterait plus complètes, sur les défenses qui fermaient au nord la route d'invasion le long de la vallée du Natisone : chaînon très important dans l'histoire de l'organisation de cette partie du *limes*.

La région contient, en outre, des traces notables de l'occupation celtique : fréquence des toponymes en *-acus* et témoignages — nombreux d'ailleurs, du Norique à la Narbonnaise, en passant par toute l'Italie du Nord — relatifs au culte de Belenus ; enfin on a exploré à Cividale un hypogée avec trois « têtes coupées ».

Jacques HEURGON.

Cesira GASPAROTTO, *Padova Romana* : Roma, « L'Erma », Bretschneider, 1951, 192 pages, 41 planches hors texte et 9 planches dans le texte.

Encore une monographie de ville, et qui, comme la précédente, aurait pu paraître dans la collection *Municipi* de l'*Istituto di Studi Romani;* elle suit le même plan : histoire, l'*oppidum Patauium*, le territoire de *Patauium;* il s'agit encore d'un municipe de Vénétie, seule-

ment cette fois, non plus d'un avant-poste à la frontière, mais de la *ciuitas praecipua Venetorum* : la matière est beaucoup plus riche.

Elle l'est particulièrement à cause de la protohistoire de Padoue : un premier chapitre en rassemble les données toponomastiques (rapports, encore mal éclaircis, entre la *Padua* de Cat., 95, 7, et le *Patauium* des textes historiques et des inscriptions), littéraires (légende d'Anténor dans Tite-Live et Virgile, traditions relatives au roi de Sparte Cléonyme dans Tite-Live), et surtout archéologiques (un grand nombre de planches illustrent les principaux aspects de la civilisation des Vénètes : mais les inscriptions atestines, qui sont à l'ordre du jour, ne sont peut-être pas suffisamment utilisées).

Riche aussi à cause de la contribution éclatante que Padoue a fournie à la grandeur romaine, et qui se résume dans les deux noms de Tite-Live et de Thrasea Paetus : le volume avait été, en effet, préparé pour le bimillénaire de Tite-Live, et un chapitre est consacré à la *patauinitas*, dans un sens plus large que ne l'entendait Asinius Pollion.

Les parties archéologiques, malgré la destruction des monuments de Padoue dans l'incendie de 602 (des fouilles récentes, en 1938, ont encore tenté d'en remettre au jour quelques vestiges dans le Palais de l'Université), retracent tout ce qu'on peut savoir de la topographie générale de la ville, de ses ponts et de son port, de son amphithéâtre et de son théâtre, et de ses cimetières, ainsi que de l'*ager Patauinus* et de sa centuriation. Une quatrième partie étudie les origines du christianisme à Padoue.

Jacques HEURGON.

Valnea SCRINARI, *Tergeste (Trieste)* : Italia romana : municipi e colonie, Serie I, vol. X : Roma, Istituto di Studi romani, 1951, 154 pages, 14 pl., 2 cartes, 600 lires.

L'histoire de Trieste, dont H. Philip, dans son article du Pauly-Wissowa, ne discutait guère que les origines, a beaucoup profité des fouilles poursuivies au hasard des travaux édilitaires sous le régime autrichien et surtout des recherches faites de 1929 à 1934. L'auteur de la nouvelle monographie résume ces travaux et décrit dans les deux parties de son ouvrage les monuments retrouvés. Tergeste semble avoir eu une origine militaire. C'est encore un poste quand nous la voyons mentionnée dans les *Commentaires* de César. Colonie romaine avant 35, elle semble avoir reçu de César, en 46 ou 42, le statut de colonie, comme A. Degrassi vient de le montrer. Antonin le Pieux lui permit d'admettre dans son *ordo*, pour en faire des citoyens romains, les plus riches et les plus évolués des indigènes voisins *Carni* et *Catali*, jusqu'alors tributaires. L'inscription qui nous l'apprend (*C. I. L.*, V, 532 = Dessau 6680) eût mérité

un commentaire plus approfondi, car elle est importante pour le droit public ; on eût pu, notamment, montrer que le Triestin Fabius Severus, qui, faisant à Rome carrière de jurisconsulte, obtint cette *indulgentia* impériale, fut honoré comme un héros fondateur en recevant de ses concitoyens une statue équestre dorée.

Des monuments qui ornaient la Trieste romaine, on a retrouvé un arc de l'époque d'Auguste qui, plutôt qu'un arc de triomphe, est une entrée monumentale de la cité, un théâtre de la fin du I^er^ siècle assez bien conservé, et, sur la colline de S. Giusto, les restes d'un capitole, du forum et d'une grande basilique judiciaire construite sous Trajan.

Au fond, il ressort de cette consciencieuse étude que de l'histoire de Trieste romaine on sait assez peu de chose, sinon que cette ville est née et a vécu dans l'orbite de la puissante Aquilée, sa voisine. On regrettera que, sur le problème intéressant que posent les contacts avec des populations illyriennes ou vénètes, les fouilles triestines ne nous apprennent rien, car nulle part les couches protohistoriques ne semblent avoir été atteintes.

W. SESTON.

Colette PICARD, *Carthage* : Collection « Le Monde romain », Paris, Les Belles-Lettres, in-4°, 100 pages et 20 planches, 750 francs.

Recevant ce joli volume pour compte-rendu à un moment où je n'ai plus le loisir de l'étudier à fond, au moins ai-je le plaisir en le lisant de revivre grâce à lui les deux visites que j'ai faites jadis à Byrsa. M^me^ Colette Picard, archéologue, « conservatrice du site de Carthage » (joli titre giralducien qui convient admirablement à une jeune femme distinguée), habitant Salammbô, ayant des intelligences à la Direction des Antiquités de Tunisie, était plus que personne qualifiée pour enrichir « Le Monde romain » d'une étude sur la malheureuse capitale punique. Cette collection a, d'ailleurs, changé sa présentation à partir du précédent volume in-4°, l'excellente monographie de R. Thouvenot sur Volubilis et ses belles sculptures commandées sans doute par Juba II. Le travail de M^me^ Picard est non seulement un guide sur le terrain, mais aussi un livre d'initiation scientifique, que complète une riche bibliographie. Si riche que s'y glissent quelques inadvertances : un Perger pour Berger, et, à en croire les variations sur les prénoms, il y aurait eu deux Gauckler, deux Gilbert Picard et jusqu'à quatre Carton : à lui seul, pourtant, le cher Docteur remplissait Carthage ! Vétilles qui laissent, bien entendu, à l'ouvrage toute sa valeur. Les descriptions sont minutieuses, claires, et rendues plus claires encore par des plans très bien faits. A propos des descriptions sont données toutes les explications indispensables sur la religion, sur les mœurs,

par exemple sur Tanit, ou au sujet du tophet sur le sacrifice du Mol'k. L'agrément du livre aurait pu pâtir du fait que les sculptures ont été déportées vers le Musée Lavigerie ou vers le Musée du Bardo, mais l'auteur a eu l'heureuse idée de les citer en décrivant les lieux où elles ont été découvertes et de faire place à quelques-unes dans une illustration qui ne pouvait être assez abondante pour satisfaire la curiosité, mais qui, telle qu'elle, suffit à parachever cette œuvre de science et d'art.

Marcel DURRY.

Pierre SALAMA, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord* (Gouvernement général de l'Algérie, Direction de l'Intérieur et des Beaux-Arts, Service des Antiquités, Missions archéologiques). Préface de Louis LESCHI : Alger, Imprimerie officielle du Gouvernement général, 1951, 143 pages, XII planches et 1 carte hors texte.

Le long travail de dépouillement que demande pareil travail est concrétisé dans une carte au 1/500.000e des routes antiques de l'Afrique du Nord, et le volume qui l'accompagne en est le commentaire, présentant un tableau dans l'espace et dans le temps du réseau routier, dont la chronologie est assurée par l'étude des milliaires, depuis l'établissement, en 14 avant l'ère, de la première rocade militaire joignant le camp d'*Ammaedara* (Haidra) au port de *Tacape* (Gabès), jusqu'au développement exceptionnel des voies de communication aux temps des Sévères, de la Tétrarchie et de Constantin. Une seconde partie traite de la technique de construction de ces routes, technique parfaitement adaptée aux conditions du sol et du climat africain, utilisant, suivant les nécessités, la voie au dallage de calcaire ou de grès, la route encaillassée, voire la simple piste de terre battue. Ces quelque 15.000 kilomètres de chemins répondent aux besoins les plus variés, images d'un pays contraint à une mobilisation constante des esprits et des hommes. La sécurité est la condition première qui présida à l'établissement du réseau, et sur cet intérêt politique se greffe aussitôt l'intérêt économique. « Rocades » et « pénétrantes » s'entrecroisent au gré du relief, et la lecture de la carte révèle, suivant le degré de la colonisation, une alternance de zones d'inégale densité routière, zones de resserrement des mailles du réseau dans les régions fortement romanisées et, à l'inverse, zones d'élargissement de la trame en des territoires peu favorables au groupement des agglomérations urbaines, mais où les voies gagnent en longueur ce qu'elles perdent en densité (p. 37). Encore fragmentaire sous Tibère, s'étendant largement dès l'époque des Flaviens, les Antonins vont donner au paysage routier de l'Afrique du Nord sa physionomie presque définitive, à laquelle il atteindra sous les règnes de Septime-

Sévère et de Caracalla. Les crises du IIIe siècle n'entraveront pas ce développement et il faudra les révoltes et les disputes religieuses du IVe siècle pour que le réseau routier sombre dans la destruction, puis dans l'oubli.

Un index de toutes les localités antiques portées sur la carte, avec les rapprochements que l'on peut établir avec leurs équivalents modernes, facilite l'utilisation de ce très bon instrument de travail.

Raymond LANTIER.

Marcel CHRISTOFLE, *Le Tombeau de la Chrétienne* (Gouvernement général de l'Algérie, Direction de l'Intérieur et des Beaux-Arts, Antiquités et Monuments historiques, Missions archéologiques). Préface de M. Albert GRENIER : Paris, Arts et métiers graphiques, 1951, 187 pages, 163 gravures, 164 dessins et 1 plan.

Le lecteur qui aura surmonté les difficultés de lecture de ce rapport, un peu diffus, en sera largement récompensé par tout ce qu'il aura appris sur l'un des monuments les plus curieux de l'Afrique Mineure dans l'antiquité, le Tombeau de la Chrétienne. Son auteur, un architecte, a consacré une longue et savante patience à relever tout ce qui pouvait, sans hypothèse, reprendre sa place dans la construction. Pareil travail n'a pas été sans apporter des enseignements nouveaux sur l'histoire du monument et de sa construction. Dressé d'un seul jet, le Tombeau de la Chrétienne n'est pas, comme on l'avait supposé, le rhabillage d'un édifice plus ancien, mais une œuvre originale, élevée par le roi Juba II, environ 20 après J.-C., pour lui servir de sépulture aux côtés de son épouse, Cléopâtre Séléné, dans laquelle la pyramide égyptienne du couronnement et la colonnade ionique qui l'enserre se mêlent au tumulus africain. Cependant, malgré de multiples recherches, le Tombeau de la Chrétienne garde toujours son secret : il a été impossible de retrouver l'emplacement des sépultures royales.

Raymond LANTIER.

Henri ROLLAND, *Fouilles de Saint-Blaise, Bouches-du-Rhône* (Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, supplément à *Gallia*, III) : Paris, Centre national de la Recherche scientifique, 1951, 290 pages, 186 figures et 2 plans.

Dans ce volume, l'auteur livre aux archéologues et aux historiens la documentation recueillie au cours de multiples campagnes de fouilles dans l'oppidum de Saint-Blaise, situé sur les hauteurs de l'Aravage, entre les étangs de Lavalduc et de Citis, dans le golfe de Fos, en un site abrité des vents du Sud-Est et qui, avec sa rade et les escarpements

rocheux de ses bords, faciles à défendre contre les pillards de la mer et de la terre, offrait une position exceptionnelle dans un delta bordé de costières peu élevées.

La stratigraphie reconnue permet de retracer l'histoire de l'occupation, dont la première phase vient heureusement confirmer des traditions littéraires généralement tenues pour légendaires. Les plus anciennes céramiques de Saint-Blaise appartiennent à des fabrications rhodiennes, identiques à celles introduites en Sicile, environ 688 avant l'ère, par une expédition de Crétois et de Rhodiens, fondateurs de Géla. Cette découverte permet d'apporter une explication logique à la légende d'Hercule traversant la Crau et à la fondation des villes d'Héracléa et de Rhodanousia. Elle confirme encore un passage de Scymnos de Chios (v. 205-209), rapportant que les Phocéens, fondateurs de Marseille, ne firent que remplacer les Rhodiens. Ces derniers, en parvenant sur les côtes de Provence, n'avaient pas, cependant, abordé dans un désert : les hauteurs étaient occupées, depuis l'Énéolithique et pendant l'âge du Bronze, par des groupes importants de populations, et les stèles funéraires, remployées dans la construction du rempart de Saint-Blaise, au IVe siècle avant J.-C., gardent le souvenir des Celtes hallstattiens installés dans le pays. Les vestiges de cette occupation rhodienne du VIIe siècle se réduisent encore à un « autel de cendres » et aux substructions d'une maison de peu contemporaine, en forme de quadrilatère incomplet, comportant deux pièces, l'une avec foyer, l'autre abritant un socle de pierre ayant servi de base à l'un des poteaux supportant la toiture. Il ne s'agit encore que d'un petit établissement de colons, sinon demeurant d'une façon permanente, tout au moins revenant fréquemment sur le site. Il en est autrement du témoignage apporté par de très nombreux tessons ioniens, recueillis sur les emplacements d'habitations correspondant alors à une occupation stable du plateau, et cela dès le VIe siècle. Avec la poterie ionienne apparaissent des vases en *bucchero nero*, importés d'Étrurie, entre 580 et 530, dans lesquels on nous propose de reconnaître les témoignages de la rivalité commerciale de la Grèce et du groupe étrusco-carthaginois pour l'hégémonie commerciale dans la Méditerranée occidentale. Ce ne sera qu'après les victoires d'Himère (480) et de Cumes (474) que Marseille pourra véritablement assurer sa suprématie. Le développement de Saint-Blaise est directement fonction de la politique marseillaise de fondations de comptoirs, d'abord temporaires, puis permanents. L'oppidum offrait aux Marseillais l'occasion de relier la métropole à cette partie du delta par la route du littoral, le « chemin à rails de pierre » dont les restes ont été reconnus. Le rôle de Saint-Blaise s'affirme, au IVe siècle, par la construction d'un magnifique rempart qui en fait une citadelle, œuvre homogène, proba-

blement conçue et exécutée sous la direction d'architectes originaires de Sicile, car c'est à Sélinonte et à Syracuse, plus particulièrement à l'Euryale, que les analogies sont les plus marquées dans les dispositifs aussi bien que dans la technique de la construction : même parement extérieur de parpaings et de boutisses sans mortier ni tenons, même taille, même ravalement des blocs, crénelage à merlons arrondis, semblable à celui des forteresses siciliennes d'Eryx et de Motyé. Les dates d'édification et de destruction du rempart s'inscrivent entre le IVe siècle avant l'ère et l'année 49 avant J.-C., et si, au début de ce premier siècle, l'oppidum reste un refuge fortifié, un poste militaire important, son activité commerciale est morte. Il faudra attendre les temps troublés des grandes invasions pour que le plateau, déserté de ses habitants, retrouve une vie nouvelle. Derrière un nouveau rempart, qui épouse le tracé de l'ancienne enceinte, dont il utilise les matériaux, s'abrite la petite ville d'*Ugium* et son église de Saint-Pierre, l'un des plus anciens sanctuaires chrétiens de la Gaule, dont le plan accuse une influence orientale. Non loin, à l'Est et à l'Ouest de l'agglomération, un cimetière assemble les sépultures isolées ou réunies en groupes familiaux d'une population en très grande partie demeurée gallo-romaine, comme le prouvent les inhumations multiples à l'intérieur d'une même fosse, creusée dans le rocher. Une importante série de céramiques, dites wisigothiques, à décor estampé de motifs géométriques ou de symboles chrétiens, apporte des documents nouveaux à l'étude de ces fabrications, largement répandues en Provence aux Ve et VIe siècles de notre ère.

Raymond LANTIER.

Paul DESCHAMPS et Marc THIBOUT, *La peinture murale en France. Le Haut Moyen Age et l'époque romane* (Collection Ars et Historia. Éditions d'art et d'histoire) : Paris, Plon, 1951, VII-168 pages, LXXII pl., 66 figures.

Ce livre vient à son heure, parallèlement aux efforts entrepris par ses auteurs pour constituer dans leur Musée des Monuments français un merveilleux ensemble de reproductions des peintures murales qui décoraient nos églises du Moyen Age. Ce premier volume traite des fresques carolingiennes et des œuvres de l'art roman jusque vers le début du règne de Philippe-Auguste, environ 1180, date à laquelle cet art pictural se transforme pour inaugurer les formules gothiques, adaptées à une architecture nouvelle. Un second tome sera consacré à la fin du XIIe, aux XIIIe et XIVe siècles. Un dernier volume marquera le terme de cette histoire et l'introduction, à la fin du Moyen Age, de la peinture dans

la décoration des châteaux, dont les parois s'ornent de la reproduction de scènes de chasses et de la vie seigneuriale.

Déjà, dans un livre qui apportait tant de nouveautés (*La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*), M. Émile Mâle reconstituait le décor évanoui des églises mérovingiennes. Mais, de toutes ces parures somptueuses, seuls les textes littéraires ont conservé le souvenir. Il n'en est heureusement plus de même avec les temps carolingiens, et l'une des grandes nouveautés de cet ouvrage est l'attribution, par ses auteurs, de quelques-uns des ensembles picturaux à cette époque carolingienne : crypte de l'église abbatiale de Saint-Germain d'Auxerre, églises de Termand, de Saint-Michel d'Aiguilhe, de Saint-Pierre-les-Églises. A la fin du XI^e^ ou au début du XII^e^ siècle se placent les peintures de Saint-Savin et à peu près à la même époque, entre 1103 et 1109, celles de la chapelle de Berzé-la-Ville. Toutes les dates qui nous sont proposées ne reposent pas sur « l'intuition », mais sur une solide documentation, dans laquelle interviennent la paléographie des inscriptions, l'examen du dessin, du costume et de la couleur, celle-ci réduite, à haute époque, à quatre tons où domine le rouge, puis l'ocre jaune, le gris et le noir. A ces quatre couleurs fondamentales s'ajouteront le vert et le bleu, puis, au cours du XIII^e^ siècle, ces teintes vont se différencier en plusieurs nuances.

C'est un véritable catéchisme en images qui était mis par ces fresques sous les yeux du fidèle, et la disposition des scènes ou des figures obéit dans leur placement à une hiérarchie.

Il est bien difficile de parler d'écoles et, comme le précisent les auteurs (p. 159) : « ce qui frappe surtout quand on essaye de comparer toutes ces peintures, c'est leur extraordinaire variété ». Un mystère demeure dans la répartition de ces décors. La grande majorité des peintures romanes sont, en effet, groupées dans le Centre-Ouest de la France et, pour expliquer cette dispersion, aucune hypothèse n'est encore satisfaisante.

Même diversité lorsqu'on recherche les origines de cet art et des emprunts faits à des œuvres lointaines dans l'espace et dans le temps. Si la plus grande partie de cette iconographie vient de l'Orient et de Rome, les peintres romans ont aussi imité les monuments de leur sol, mosaïques gallo-romaines et œuvres carolingiennes.

Ainsi peu à peu se restituent des décors, hélas trop souvent évanouis ou en voie d'irrémédiable disparition, et c'est à sauver ce qu'il est encore possible de conserver, à garder par d'excellentes copies le souvenir de ce qui bientôt ne sera plus, que se sont attachés, avec beaucoup de science et de goût, les auteurs de cet excellent volume.

Raymond LANTIER.

Latin médiéval et humaniste.

Antonio ALTAMURA, *Jacopo Sannazaro, con appendici di documenti e testi inediti.* Studi e testi umanistici, I, 1 : Napoli, Silvio Viti, 1951, in-8°, XI-185 pages, 1.200 lires.

M. Altamura, dont nous avons recensé ici même (t. XXVII, p. 399) l'édition critique du *De partu Virginis*, retrace d'après les meilleures sources la vie du poète napolitain. Il met en lumière ses curiosités d'archéologue et de philologue (il se procura en France des manuscrits) ; il souligne sa sensibilité moderne, ses scrupules de styliste, la décence de la plupart de ses vers amoureux. Il s'attache à ses poésies latines, qui ont eu une grande influence à l'étranger comme en Italie : les églogues marines, la métamorphose des Nymphes en saules, les pièces religieuses, les élégies, les épigrammes.

Il fait un chaleureux éloge du fameux *De partu Virginis*. Bien, mais il taxe de bigoterie et de jansénisme (!) les critiques modernes qui, à la suite d'Érasme et de certains moines de la même époque, y blâment le mélange de paganisme et de christianisme. Il leur objecte l'incontestable piété de Sannazar[1]. Elle n'est pas en cause. Ce qu'il fallait dire, c'est que la plupart des humanistes admettaient ce mélange, en s'appuyant sur une très ancienne symbolique[2]. Au siècle suivant, il était encore pratiqué en littérature (cf. l'*Herodes infanticida* du protestant Heinsius), comme en art (Rubens). Comme je l'ai montré dans le *Neophilologus* (XXIII, 4, p. 148-154), la longue polémique de Balzac avec Heinsius y mit fin, au moins dans notre pays.

Des textes inédits, provenant surtout de la Bibliothèque nationale de Vienne, et une chronologie des pièces latines de Sannazar terminent ce travail solide et intéressant.

Raymond LEBÈGUE.

Georgius KROKOWSKI, *Laurentii Corvini poetae Silesii carmina duo* (extrait des *Mélanges Th. Sinko*, p. 121-139) : Varsaviae, 1951.

Joannes Dantiscus, Carmina, éd. Stanislaus SKIMINA. Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum, VII : Cracoviae, Sumptibus polonicae Academiae, 1950, in-8°, XXXIV-324 pages.

I. Ces deux piécettes méritaient-elles d'être exhumées? J'en doute, car le Silésien Rabe, dit Corvinus, occupe parmi les poètes néo-latins

1. Qu'il ait écrit des épigrammes virulentes contre Alexandre VI et ses successeurs, cela ne fait pas contradiction.

2. Dans sa thèse, M. Seznec a prouvé la persistance de cette symbolique jusqu'à la Renaissance.